

Michel Herland

L'Homme qui voulait
peindre des fresques

Andersen

Paris

Remerciements

Les éditions Andersen et Michel Herland témoignent toute leur gratitude à la Fondation Clément de Martinique pour le généreux soutien accordé à cette publication ainsi qu'à Jérôme Sainte-Luce pour l'illustration de couverture.

*« La Modernité, c'est le transitoire,
le fugitif, le contingent, la moitié de l'art,
dont l'autre moitié est l'éternel et l'immuable. »*

Baudelaire

« Ça ne veut pas rien dire. »

Rimbaud

Petit manifeste poétique

Lire ou dire

Peut-on se contenter de lire les vers, de les faire résonner dans sa tête, en prenant le temps, s'il le faut, de les laisser décanter? Ou faut-il plutôt les chanter comme les *cansos* des troubadours? À chacun d'en décider, bien sûr, mais rien ne vaut de les *dire*, pas les réciter en automatique comme les élèves inexpérimentés, encore moins les déclamer, les dire à voix haute de la manière la plus naturelle possible. Les connaître *par cœur* serait encore mieux.

Sincérité

Le poète en larmes qui égrène sur sa lyre une plainte mélancolique et le plus souvent amoureuse n'est pas qu'un motif pour des statues dans les parcs de nos villes. Écrire est bien un exutoire pour les âmes en peine. « Il y a quelque chose du garde-fou dans la création, c'est vrai les hôpitaux psychiatriques l'ont bien compris » (Camille Laurens in *Ni toi ni moi*, 2006). Cependant, si le besoin de s'épancher est le *primum movens* de l'acte poétique, il est remplacé assez vite par le plaisir d'agencer les mots, le cas échéant de trouver des rimes, bref toute la cuisine de l'écriture qui aide le poète à s'oublier. Sans compter qu'il n'y a guère de bons poèmes sans un zeste d'ironie.

Jeu de construction

Bien qu'il s'avère difficile de fixer la ligne séparant l'art de l'artifice, il y a pour le poète ou l'amateur un vrai bonheur dans la création ou le repérage d'une forme, d'un style propres, différents de la langue purement informative de la vie quotidienne, celle où le signifié prime sur le signifiant. Le souci d'inventer des formes est à l'origine de la poésie occidentale; le *trobar*, l'art du troubadour se définissait précisément comme l'art de *trouver*, d'agencer les mots. « *Ajostar e lassar / Sai tan gen mot et so...* » : « Ajuster et lacer / Les mots et les sons si bien je sais », écrivait Peire Vidal (1150? – 1210?), lequel n'était pas de sa corporation le plus modeste. Malgré l'allègement progressif des contraintes formelles que s'étaient fixées les poètes du XI^e siècle, le programme reste globalement le même : à chacun de trouver sa langue, vocabulaire et style. Asyndète, parataxe ou hypotaxe, métonymie ou synecdoque, antonomase, chiasme, *etc.*, autant de mots savants pour décrire des procédés que découvre spontanément le poète au fil de son écriture. La « fabrique » (le mot poésie vient du grec *ποιεῖν*, *poiein*, fabriquer) des vers devient alors jouissance, au risque d'un certain autotélisme.

Musique

« De la musique avant toute chose » (Verlaine, *Art poétique*). Tandis que les troubadours chantaient leurs poèmes – que l'on n'appelait donc pas pour rien des *cansos* (chansons) – rares sont les poètes d'aujourd'hui

qui imaginent une musique derrière leurs vers. Pourtant il n'y a pas de poésie qui vaille si elle ne contient sa petite musique intérieure. Les mots résonnent. Le rythme aussi est essentiel tant qu'il ne devient pas mécanique, ce pourquoi les comédiens s'efforcent désormais de « casser » les alexandrins de nos tragédies classiques.

Rimaille

« À demain, maître fou ! si jamais tu rimailles / Ce ne sera, morbleu, qu'entre quatre murailles. » Ces mots du vieux Piron (in *La Métromanie*, 1738) sont encore plus vrais de nos jours. Bien rares ceux qui, au défi de l'anachronisme, s'obstinent à chercher des rimes et à compter des pieds. Une telle désaffection à l'égard d'une poésie obéissant à des règles formelles est aisément compréhensible : quoi de plus normal si les poètes, comme les écrivains en général, les musiciens, les peintres respectent les codes de leur temps ? Cela a été vrai de toutes les époques, chacune engendrant la suivante. Le glissement du vers classique au vers libre ne s'est pas fait d'un coup : entre Corneille ou Racine et Césaire ou Perse, il y eut, entre autres, Victor Hugo, Sainte-Beuve, Baudelaire, Mallarmé, Lautréamont, Rimbaud. À noter que les deux premiers ont chacun éprouvé le besoin, à deux années de distance, de théoriser leurs conceptions du vers « libéré » (*Préface de Cromwell*, 1827 ; *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme*, 1829). Faut-il préciser que « vers libre » ne signifie nullement que les poètes pourraient s'autoriser à écrire n'importe quoi ! Demeureront toujours les

exigences de rythme, d'harmonie. Poursuivant pour ma part dans nombre de mes poèmes une forme classique, je me range sans vergogne parmi les quelques irréductibles. Le lecteur attentif notera néanmoins que je ne refuse aucune licence poétique. Enjambements, hiatus, diérèses ou synérèses, *etc.* : des entorses aux règles les plus rigides qui rendent d'autant plus souhaitable une lecture à voix haute.

Plagiat

Le poète invente, découvre et ce faisant souvent il redécouvre. Pour ne prendre qu'un exemple, le passage sans doute le plus fort du *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire – poème-fleuve, peut-être lui-même le plus fort de tout ce qui s'est écrit en langue française au xx^e siècle – mentionne « un nègre [sans majuscule] comique et laid », deux adjectifs venus tout droit de « L'Albatros » de Baudelaire. Chez un Césaire, alors élève de l'École normale supérieure et véritablement imbibé de culture classique ancienne et moderne, cette sorte d'emprunt ne saurait en aucune manière être considérée comme un plagiat. Parler de « transfusion plus ou moins maîtrisée » serait plus approprié et que l'on ne s'étonne donc pas si l'on reconnaît, ici ou là, de telles réminiscences dans nos poèmes.

Cannibale

« La poésie sera cannibale ou ne sera pas » écrivait Suzanne Césaire (revue *Tropiques* n°4, 1941) dans un

article où elle critiquait un poète de bonne facture classique. Si elle ne définit pas la poésie cannibale, on sait qu'elle pensait au surréalisme, son article faisant suite à celui qu'elle avait publié à la gloire d'André Breton dans le numéro précédent. Cependant la période surréaliste d'Aimé Césaire, le mari de Suzanne, ne dura guère au-delà des années de guerre et de l'immédiat après-guerre (jusqu'au recueil *Soleil cou coupé*, 1948... dont le titre est emprunté à Apollinaire!). Qui peut se sentir concerné, en effet, par une poésie trop hermétique? Restons lisibles! Je reprendrai plus volontiers à mon compte Isidore Ducasse : « Je veux proclamer le beau sur une lyre d'or, défalcation faite des tristesses goitreuses et des fiertés stupides qui décomposent, à sa source, la poésie marécageuse de ce siècle » (*Poésies I*, 1870). Conscient, malgré tout, de ne pas avoir toujours pu échapper à la tentation du lyrisme et à la mélancolie qui lui est si souvent attachée.

Métaphore

Du même Ducasse (mais sous le pseudonyme Lautréamont) une remarque en passant sur la « saponification des obligatoires métaphores » (*Les Chants de Maldoror*, 1869, chant VI). S'il est vrai que bien des métaphores sont éculées au point d'être devenues des poncifs, un trope judicieusement placé, une métonymie inattendue, une image insolite introduiront dans le poème un peu de cette étrangeté qui doit le distinguer du prosaïque.

Engagement

« *Wozu Dichter in dürftiger Zeit?* » : « Pourquoi [et non pas « À quoi bon » comme cela est repris systématiquement en français] la poésie en temps de détresse ? » Cette question posée par Hölderlin dans *Brot und Wein* (*Le Pain et le Vin*, daté de 1800-1801) reçoit une réponse immédiate : la poésie est d'autant plus nécessaire quand souffle la tempête ! Un autre aphorisme, chez un autre Allemand, Adorno – « *Nach Auschwitz ein Gedicht zu schreiben, ist barbarisch* » : « Écrire de la poésie après Auschwitz est barbare » (in *Kulturkritik und Gesellschaft, Critique de la culture et de la société*, 1949) – a donné lieu lui aussi à contresens, Adorno, comme il l'a précisé par la suite, ayant voulu simplement faire savoir qu'une culture qui a rendu possible Auschwitz devait être sérieusement remise en question et, accessoirement, qu'un artiste authentique se devait de faire écho aux horreurs de la Shoah. Ce que Paul Celan avait déjà fait magnifiquement, dès 1945, dans *Todesfuge* (*Fugue de mort*). Mais les décennies ont passé et l'on ne peut pas constamment créer avec un œil dans le rétroviseur. L'art pour l'art a d'ailleurs ses charmes. Par contre les horreurs, les scandales d'aujourd'hui ont de quoi nous interpeller et bien que le poète, comme tout artiste, ne soit pas tenu de les dénoncer, c'est là une mission qu'il peut remplir mieux sans doute que d'autres. Sans omettre le zeste de fantaisie requis pour rendre supportable le tableau tragique de notre condition et des injustices qui règnent partout dans le monde. Et il est

bon, pour finir, de se souvenir de Nietzsche, dans *Ainsi parlait Zarathoustra* : « tous les poètes mentent » (peu ou prou)!

Tropiques

Le chant du crapaud-buffle

Ô femme d'ébène
Arbre que soutiennent de solides racines
Fleur de ma passion
Dont la corolle gracieusement s'incline
À la douceur d'un soir

Que trouble quelquefois le chant du crapaud-buffle

Ô Négrresse d'amour
J'aime quand tu balances
Les rondeurs de tes hanches
Tu me laisses effleurer
Le creux de ton échine
Et je vais m'enivrer
Des senteurs de la Chine

Ô fille d'Afrique

Tes lèvres au sucre de corossol
Ta langue suave comme une mangue
Ta bouche rose de porcelaine
Tes seins deux cocos de mon jardin
Tes jambes de bambou
Et tes bras les lianes pour m'attacher

Ta croupe enfin soleil qui m'éblouit
La coupe des plaisirs, le palais des soupirs¹

Notes

1. LE CHANT DU CRAPAUD-BUFFLE

Aux Antilles, où réside l'auteur, et depuis que Césaire a chanté la négritude, les mots *nègre* et *négresse* (avec ou sans majuscules) ne sont pas des termes péjoratifs.

(...)

L'auteur

Michel Herland est né en 1945 à Toulouse. Il vit depuis plus d'une vingtaine d'années à la Martinique où il a accompli la dernière partie de sa carrière de professeur de sciences économiques à l'Université des Antilles-Guyane. Longtemps en poste à l'étranger, il y dirigea des établissements d'enseignement supérieur, en particulier au Vietnam (expérience dont il a tiré un livre), avant de s'installer dans l'outre-mer français. Il fut notamment vice-recteur de Nouvelle-Calédonie.

Ses publications professionnelles, ouvrages et articles, portent principalement sur la macroéconomie, l'histoire des idées et la justice sociale. Ses analyses paraissent aussi dans la presse nationale et sur Internet. Il dirige le web-journal Mondes francophones.

Il s'illustre également en littérature. Il a deux romans à son actif : L'Esclave et, chez Andersen, La Mutine (inspiré par les mouvements contestataires qui paralysèrent la Martinique et la Guadeloupe au premier trimestre 2009). Il est l'auteur de nouvelles et de pièces de théâtre. Il a publié auparavant deux recueils de poésie : Haïkus Martinique (accompagné de ses photographies) et Tropiques suivi de Miserere (avec traductions en roumain de Sonia Elvireanu, Prix Naji Naaman en 2020). Ses poèmes paraissent notamment dans des revues (L'Incertain, Discobolul,

Leviathan...), *des ouvrages collectifs* (Des hommes et des cages) *ou sur la Toile* (Francopolis).

Table

<i>Remerciements</i>	7
<i>Note de l'éditeur</i>	8
Petit manifeste poétique	11

Tropiques

Le chant du crapaud-buffle	21
Grand-Rivière	23
Joyeux néant, triste mangrove	25
Sous les grands cocotiers	26
Florilège	27
Au village de Sainte-Anne	29
Décembre 1959	31
Hommage à Édouard Glissant	33
Errances	37

Autres Ailleurs

<i>Berkeley Memories</i>	41
Équateur	43
Itali-ques	44
Envoi pour le Liban	46
Nouméa Culpa	47
Sydney	51

Le Petit Rocher (Casablanca)	55
Plus me ravit ma Provence	56
Au long des azalées	57

Amères destinées

La fureur est tombée sur la ville écarlate	61
Migrations	63
Néolib'	66
Le cac 40 caracole	68
Guerre et pandémie	70
Trois gamins sur la butte	73
Une mère	74
Au tribunal grouillent les rats	78
La complainte de la cloche	79
Crash test	81
Sonnet sur le mode ancien	84

Fantaisies

<i>Monday blues</i>	87
Motomatique	90
Le coquillard cornu	93
L'homme qui avait peut-être peint des fresques	94
Historiette	96
Sur son rêve étendu le lac	98
<i>Fin'amor</i>	99

Déréliction	101
Coronavirus	102
Fantaisie éthylique et pentasyllabique	104
Galimatias	106

Misères

Dépression	111
Fièvre	112
L'effroi	113
Sonnet pour des amours défuntes	114
Eros et thanatos	115
Sonnet rim-ant	116
C'était un homme	117
Désespoir du soir	118
<i>Dona eis requiem</i>	119
Jouissez pauvres humains	122
Et je vous dis adieu	125
Notes	127
<i>L'auteur</i>	129